

TEXTES ET DOCUMENTS RÉUNIS PAR
Raymond LÉCUYER & Paul-Émile CADILHAC



DEMEURES INSPIRÉES *ET* SITES ROMANESQUES



ÉDITIONS
S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges
PARIS-IX^e

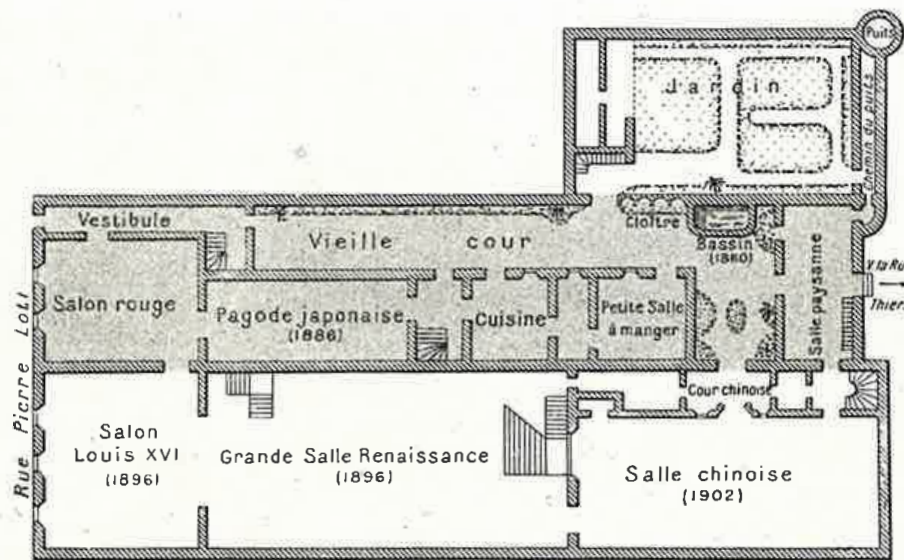


Pierre Loti dans sa mosquée.

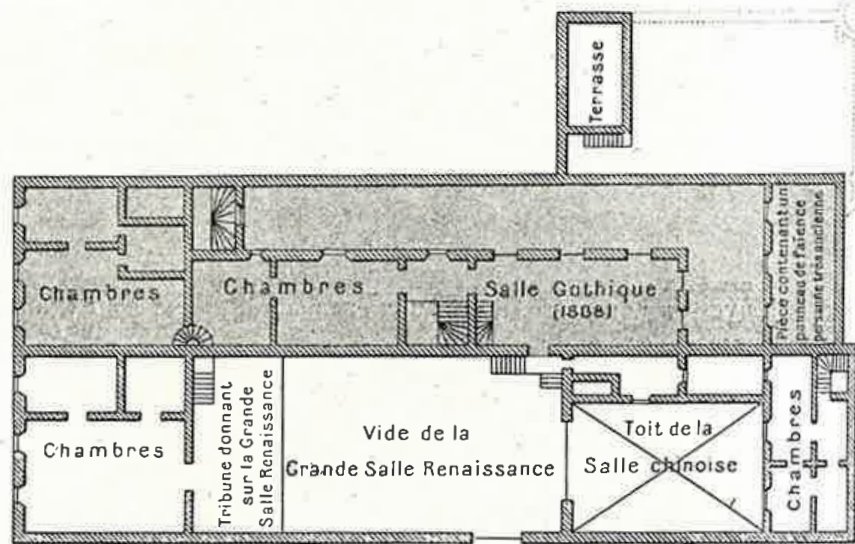
LA MAISON DE PIERRE LOTI A ROCHEFORT

ROCHEFORT était, on le sait, la ville natale de Loti, et la rue qu'il y habitait porte aujourd'hui son nom. Sa maison est une vieille demeure familiale ayant conservé sa même tranquille apparence bourgeoise d'autrefois. Mais le puissant magicien qui l'occupait jadis en avait transformé l'intérieur de fond en comble. Tels ces mystérieux logis d'Orient dont rien ne décèle au dehors les splendeurs intimes. La métamorphose ne s'est d'ailleurs pas accomplie d'un seul coup de baguette. Au contraire il n'y a été procédé que pièce après pièce, la refonte de chacune coïncidant avec l'apparition d'un livre, au retour de quelque lointain voyage. Car Loti a mené de front sa carrière d'officier de marine, une production littéraire aussi abondante (quarante-deux volumes) que de qualité rare et l'aménagement du merveilleux palais de ses souve-

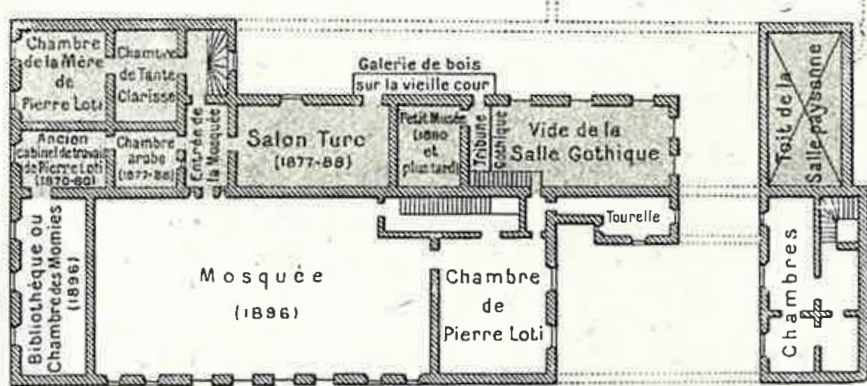
nirs. Maison et livres sont du reste bien par le même auteur. Dans l'une comme dans les autres, mêmes traces de cette nostalgie presque malade de la durée, qui est comme sa marque propre, même souci pathétique de sauver tout le possible des inévitables destructions. Aux efforts pour prolonger les plus fugitives impressions qui l'ont ému ou charmé, en nous les contant avec cette anxiété toujours latente des « après » et des « ailleurs » qui rend ses moindres récits tellement poignants, correspondent en effet les soins quasiment religieux pris chez lui pour conserver de pauvres petites choses aussi périssables que papillons attrapés dans son enfance, couronnes de fleurs tressées à Tahiti, gros poissons en tissu pelure d'oignon rapportés du Japon dans une minuscule chambre de bord, on imagine au prix de quelles infinies précautions !



Rez-de-chaussée.



Premier étage.

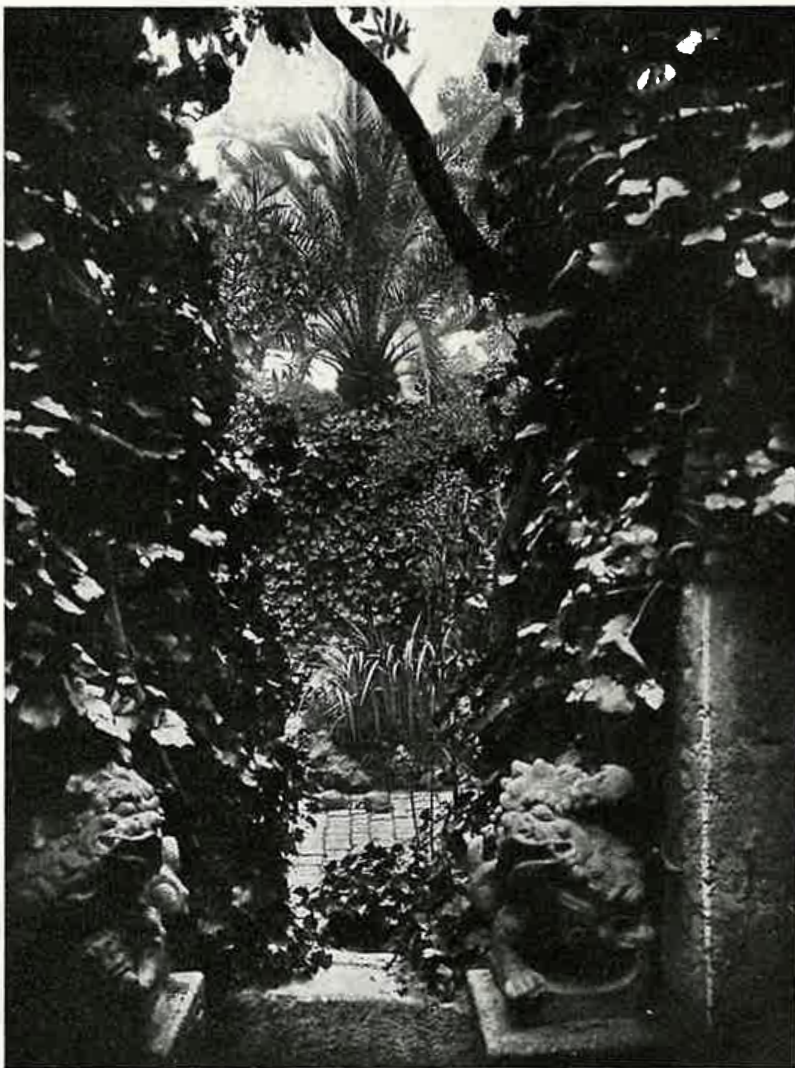


Deuxième étage.

Plan de la maison de Pierre Loti à Rochefort.

Si la façade de la maison n'a jamais été modifiée, par contre ne demeurent inchangées dedans que les chambres où sont mortes M^{me} Viaud, la mère, et une sœur à elle. Dans celles-là rien n'a été touché, et si les à présent fantômes qui les ont occupées revenaient ils les retrouveraient absolument telles qu'ils les ont quittées. Saisissant exemple de la passion que mettait Loti à préserver les vestiges du passé, jusqu'au cadre dans lequel s'étaient évanouies des ombres chéries, avec l'atmosphère même où s'était exhalé leur dernier souffle... Sur sa mère il a gardé un silence farouche, sans doute par scrupule de respect. Et quel fils parfait il a été cependant ! J'en pourrais citer les traits lui faisant le plus grand honneur... Mais de sa tante Clarisse il a tracé un adorable portrait dans *Tante Claire nous quitte*, que personne n'a lu sans être remué aux larmes. On la retrouve dans *Prime Jeunesse*, et il lui a par là conféré une seconde fois l'immortalité. Ainsi les Egyptiens, au fond de leurs hypogées, se plaisaient à multiplier les images du disparu afin que son double trouvât plus sûrement où se réintégrer au bout du morne voyage que nous ferons tous.

A droite, sitôt franchi le seuil du couloir d'entrée, c'est l'ancien salon de famille, pas trop remanié. Sièges Empire de soie rouge à dessins clairs et portraits à la mode de 1860. Mais dans le fond s'ouvre une baie derrière laquelle nous attend la surprise d'une pagode japonaise. Et combien imprévue, cette soudaine échappée sur le monde jaune dont le violent contraste avec le précédent décor laisse pressentir les influences opposées qui se partageront l'âme de Loti : culte du foyer ancestral, élan vers les inconnus les plus lointains ! Ces deux principales sources de son inspiration, il fallait venir ici pour bien estimer leurs apports respectifs et saisir sur le vif sa manière à lui de les capter. Contemporaine de *Madame Chrysanthème*, la pagode



Un coin du jardin.

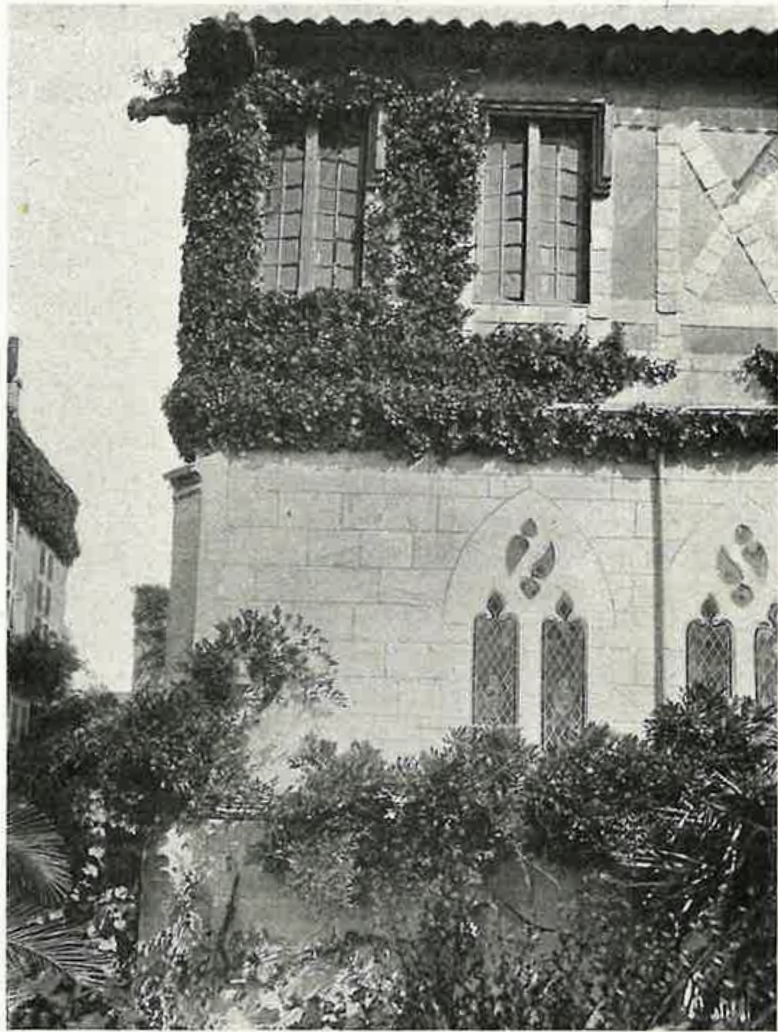
remonte à 1886, et l'une non plus que l'autre n'a été achevée qu'afin de perpétuer les réminiscences de deux campagnes en Extrême-Orient (*Atalante* et *Triomphante*, 1883-1886). Un livre admirable et une salle de plus dans le musée de sa vie, qu'il s'agisse des passés ou des ailleurs, ce sera toujours le même procédé à double détente consistant à embaumer les souvenirs matériels et à bien vite noter les autres. Le musée, il durera ce qu'il pourra, mais

les livres assurent d'ores et déjà une pérennité presque indéfinie au rêve de Loti.

Vient après un salon Louis XVI bleu et or, attendant à un vaste hall Renaissance qui sert de salle à manger d'apparat. Créées en 1896 comme par le caprice de quelque grand seigneur épris de beauté, ces deux pièces ont été taillées dans une maison adjacente, achetée pour cela. Tentures ou tapisseries, meubles,

argenterie, décoration, tout y est du goût le plus pur. Le moindre détail porte le sceau de suprême élégance dont est revêtu tout ce qui émanait de Loti, sa parole comme ses gestes, l'écriture aussi bien que le style, la mise autant que les allures, et jusqu'à son silence ; car il vivait beaucoup en dedans, sollicité par les images, les empreintes anciennes ou les constructions nouvelles qui s'élaboraient incessamment en lui.

Par delà le salon bleu, seconde incursion dans le monde extrême-oriental, représenté ici par une splendide salle chinoise toute rutilante d'or et de ce rouge sang dont raffolent les Fils du Ciel. Elle a été garnie avec les dépouilles opimes ramenées de Pékin, où Loti fut envoyé en mission pendant la révolte des Boxers (*Redoutable*, 1900-1902). Nous attarder à en inventorier les richesses serait trop nous écarter de notre objet. Contentons-nous de relever qu'elle date de la même période que son pendant en littérature, les *Derniers Jours de Pékin*. Contre le hall et prenant jour sur une étroite courette se trouvent la



*D'authentiques fenêtres gothiques
plaquées sur un mur de la maison.*

petite salle à manger et la cuisine. Une cuisine de château, mais où était encore pratiquée la bonne familiarité antique. Il n'y a que les parvenus à se montrer hautains et distants avec leurs gens. On traversait volontiers par là pour sortir dans le jardin, ne serait-ce que pour serrer la main à quelqu'un des matelots ayant navigué avec le « commandant », qui y étaient toujours les très bienvenus. C'était d'ailleurs parmi eux que se recrutait le personnel de service. A ce propos, je me souviens de l'un d'eux, un ancien du *Javelot*, venant annoncer la naissance de son cinquième ou sixième enfant, et M^{me} Pierre Loti (plus correctement M^{me} Julien Viaud, née Blanche de Ferrière) lui répondant : « Quelle bonne nouvelle vous nous apportez là ! Et comme nous sommes contents de voir ainsi s'augmenter notre famille ! » Ce qui donne une idée du ton régnant. Et pardon pour la digression. Mais n'est-ce pas d'après la cuisine que l'on juge le mieux comment une maison est tenue et par les serviteurs, de ce que leurs maîtres sont au naturel ?

Passons dans la cour. Mais où pouvons-nous bien être ici ? Des palmiers haut poussés, sous lesquels vaguent en liberté deux tortues — dont l'aînée, Suleïma, a été rapportée d'Algérie, que Loti visita avec le vaisseau-école d'application, le *Jean-Bart*, en 1870 — des bambous, un grenadier tout chargé de belles fleurs cramoisiées que les Tahitiennes nomment *Remouna* et offrent à l'étranger dont elles prennent désir : on se croirait quelque part sous les tropiques, très loin de Rochefort...

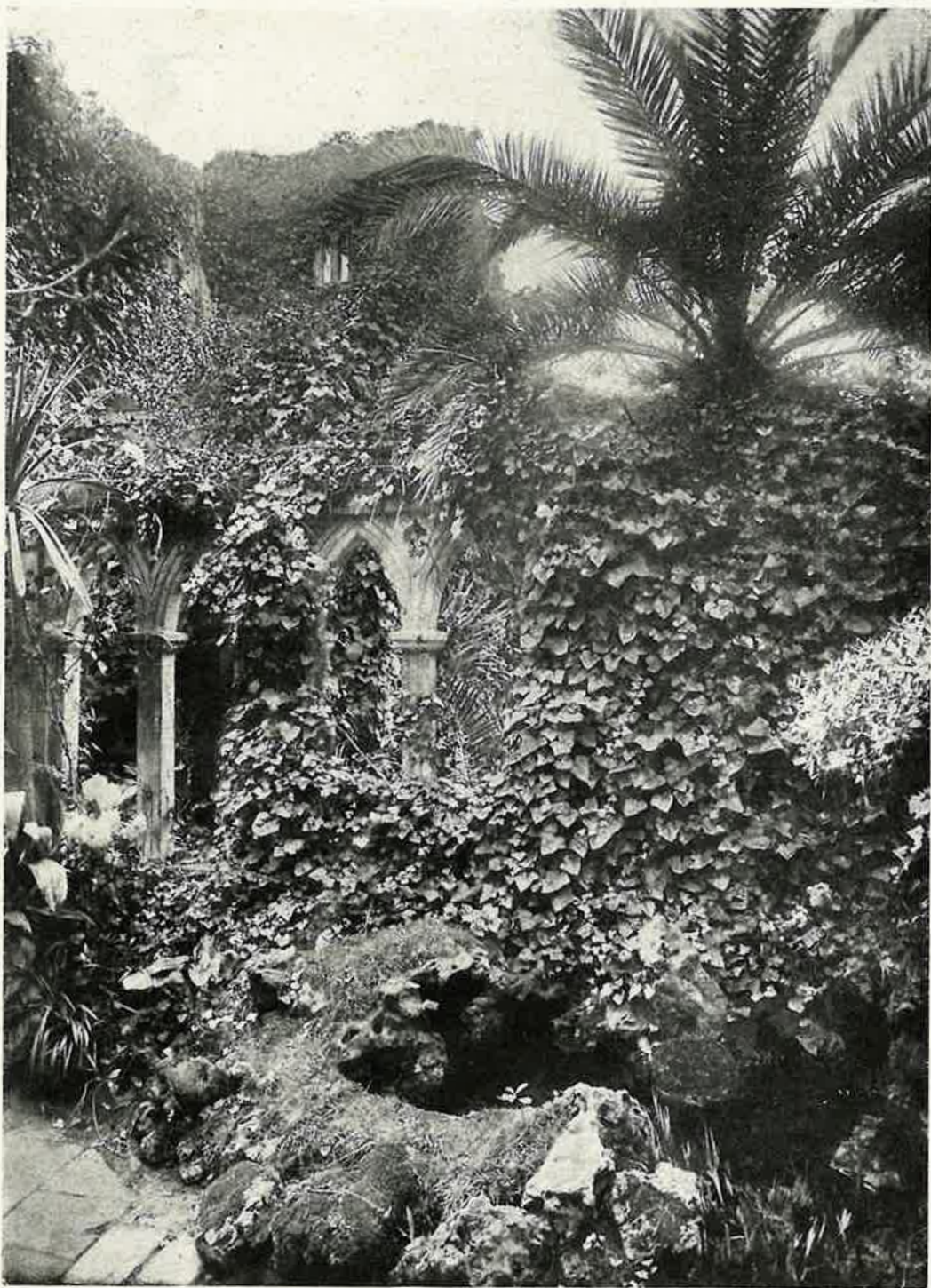
Voici cependant que nous y ramène un petit bassin à jet d'eau, là-bas dans le fond d'un jardinet, avec des pierres moussues et des plantes qui sont bien de chez nous. Ah ! oui. C'est le bassin dont il est question dans le *Roman d'un enfant*, le rêve réalisé de sa dixième année. Seulement il voisine maintenant avec une sorte de retraits à la chinoise. De ce côté la cour est fermée par une troisième maison également

annexée au domaine primitif. Accommodé en salle campagnarde, son rez-de-chaussée a recueilli des épaves provenant de la maison de l'île d'Oléron ainsi que quantité de paysanneries bretonnes ou autres. Et comment ne pas s'y remémorer *Fleurs d'ennui*, *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*, qui furent préparés sur les côtes de France, à bord de la *Moselle*, du *Friedland* et de la *Surveillante*, de 1879 à 1882 ?

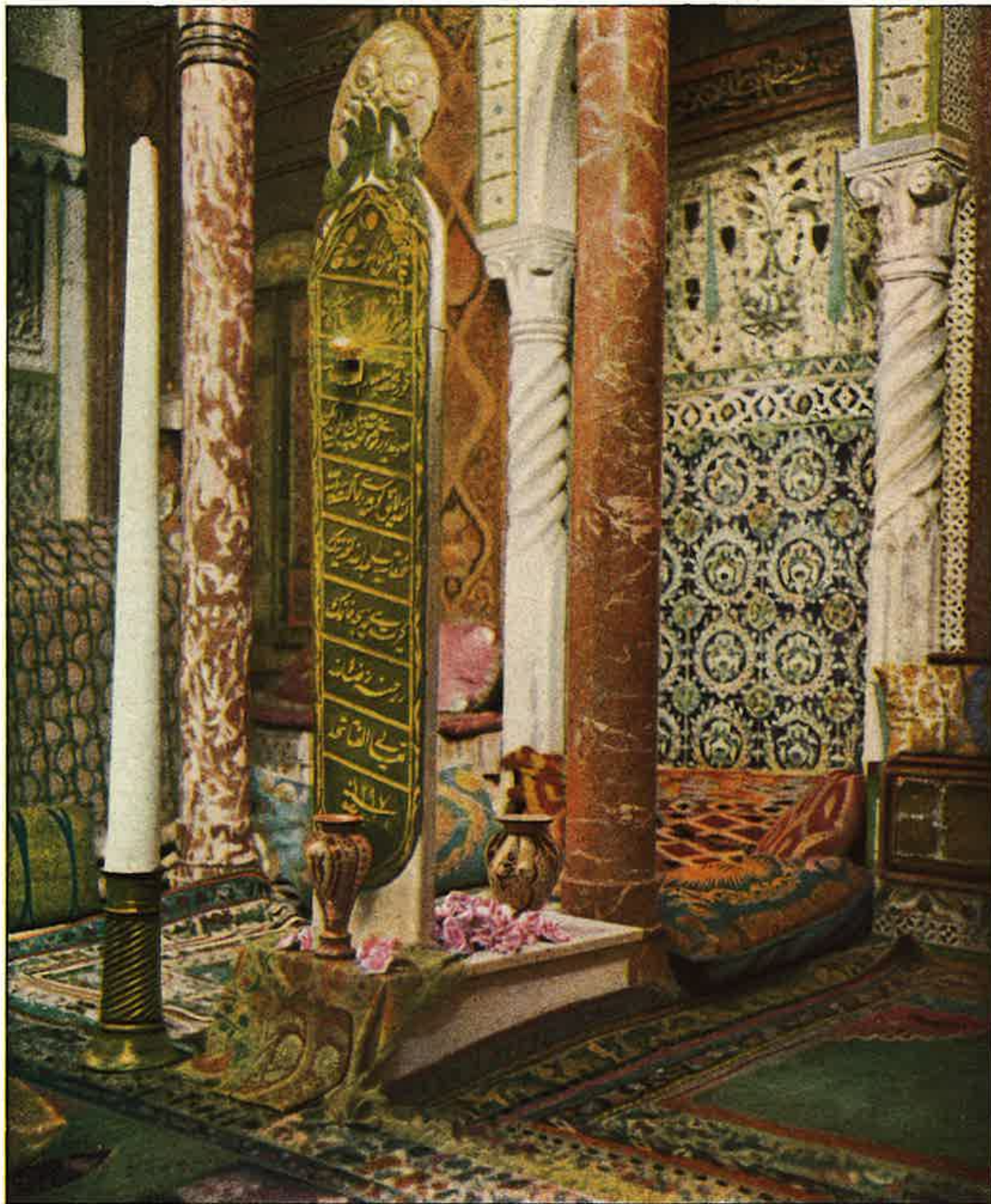
Si nous nous asseyons sur le banc près de la petite pièce d'eau et que nous levons les yeux, nouvelle fantasmagorie. D'authentiques fenêtres gothiques (elles appartenaient à une église démolie de Marennes) sont plaquées au-dessus de la salle à manger et de la cuisine. Plus haut, c'est un comble à murs latés et peints avec gargouilles moyenâgeuses, tandis qu'à droite pointe un clocheton de minaret. Tout cela dans un fouillis de plantes grimpantes, de lierre et de verdure où se fond le disparate des constructions ou reconstitutions de styles différents, des matériaux anciens ou exotiques, de l'original et du factice. Tout cela, que la patine du temps atténue déjà en lui prêtant un faux air de cloître en miniature.

Ce qu'il faut renoncer à exprimer, par exemple, c'est le charme indéfinissable qui se dégage de l'ensemble, profond et fascinant comme celui que laisse la lecture d'un livre du même enchanteur, dont la main se reconnaît à tout ce qu'il a touché.

Echappons-y pour aller voir ce qui se passe derrière les fenêtres au pur galbe flamboyant que nous venons de découvrir. Prenons seulement garde à ne pas nous égarer en route. Par suite de ses aménagements successifs, la maison, ou plutôt le bloc des maisons de Loti, offre un enchevêtrement inextricable — pour qui n'y est pas habitué — de pièces emboîtées les unes dans les autres comme les morceaux d'un puzzle, avec complication de passages plus ou moins resserrés, d'escaliers, de changements de niveau, de recoins et même de trappes. Vous



*Une manière de cloître en miniature et le bassin dont il est question
dans le Roman d'un enfant.*



*Le tombeau d'Aziyadé,
copie de la stèle véritable, fleuri de roses.*

diriez un de ces palais des fées dans lesquels on erre indéfiniment sans parvenir à s'y reconnaître. Mais ne me suis-je pas vanté d'en connaître les détours ? Nous prendrons l'escalier derrière la cuisine. Et ne perdons pas trop de temps à examiner les étoffes, peintures et objets de toute provenance accrochés partout. Au premier palier, halte. Il ne s'agit plus que de mettre la main sur la porte, dissimulée sous les draperies. La voici. Elle donne accès dans une grande salle Louis XI, qui fut inaugurée en 1888 par un dîner de gala, avec costumes et menu du temps. On en profita même pour réaliser une des « joyusetés du roy Loys le onzième » que relatent les *Contes drolatiques* de Balzac, celle du mannequin habillé en dame et installé dans certain endroit que les invités se faisaient discrètement indiquer pendant la soirée qui suivit et dont ils ressortaient précipitamment en s'excusant fort... Oh ! si je me mettais à raconter tous les bons tours que je sais à l'actif de Loti, à commencer par ceux perpétrés ensemble ! Un seulement, dans cette même salle gothique. Nous y faisons lecture, à Antoine et à ses chefs d'emploi, du *Roi Lear*, dont nous venions, Loti et moi, d'achever une nouvelle version. Notre objectif était autant de serrer le texte d'aussi près que possible que d'en conserver le vertigineux mouvement scénique — presque du cinéma — avec ses vingt-quatre scènes jouées dans autant de décors variés. Tentative dont, soit dit en passant, se sont inspirés tous ceux qui, après nous, ont essayé de rendre le sublime répertoire de Shakespeare accessible au public français. Or, pendant une pause, voilà qu'une bande de sapajous firent irruption dans une tribune en surplomb pour se livrer aux grimaces et contorsions les plus désopilantes et disparaître ensuite par la même trappe

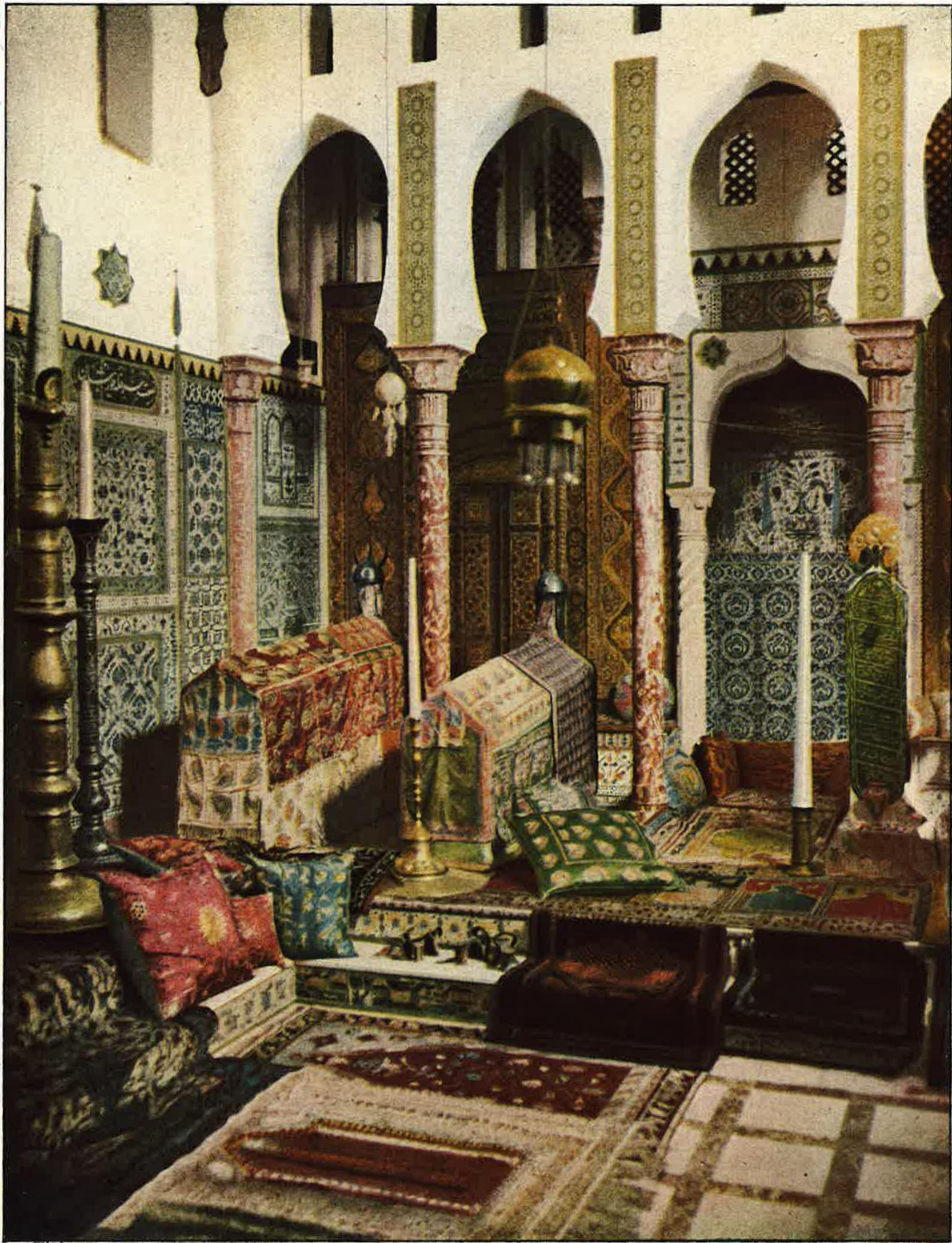
qui leur avait livré passage. Surpris autant qu'amusé par cet intermède simiesque, M. le directeur (alors) du Théâtre Antoine rit et applaudit de bon cœur.

Et les exécutants, des marins déguisés bien entendu, ne furent pas médiocrement flattés d'un pareil succès. Pensez donc ! En avoir « bouché un coin », comme il le leur avoua tout familièrement, au grand comédien qui a renouvelé la mise en scène de nos jours !

D'en bas, tout à l'heure, dans la cour, nous avons également aperçu comme un bout de minaret. Qu'est-ce qu'il peut bien faire là-haut ? Dressé à l'impromptu pour l'arrivée d'une belle princesse égyptienne, petite-fille du grand khédive Méhémet-Ali, il annonce de loin la mosquée que s'est plu à installer chez lui le fidèle ami des Turcs depuis Aziyadé. La merveille de la maison. Mais il fallait être Loti pour réussir le tour de force consistant à dessiner une mosquée qui ne fût pas ridicule, à en insérer le plan dans une construction pas du tout faite pour cela, à la garnir avec des éléments ramenés à grands frais de Damas, de Perse et même d'ailleurs, à lui donner le caractère à la fois intime et un peu inquiétant des véritables lieux de prière, sans oublier les tièdes relents d'encens dont ils finissent par s'imprégner. Et le plus inattendu est d'avoir placé ce pesant et encombrant hors-d'œuvre au second étage, tout en haut d'un bâtiment qu'on a dû consolider sérieusement pour en supporter la charge. Attenante aux appartements particuliers du maître, la mosquée semble avoir été placée ainsi pour lui servir de chapelle



Pierre Loti au milieu de ses souvenirs.



La mosquée au second étage de la maison de Pierre Loti, à Rochefort.

palatine, comme à quelque émir en mission chez les infidèles... Montons-y tout droit. Notre affaire n'est pas de détailler des magnificences : colonnes d'après celles de l'Alhambra, pavement et fontaine de marbre, tapis de prière uniques, revêtements en adorables vieilles faïences, pas même le plafond en vernis Martin, joyau de ce joyau. Abandonnons-nous plutôt aux évocations qui nous y attendent. *Aziyadé, Fantôme d'Orient, les Désenchantées*, et tout ce que l'Orient musulman a fourni de pages incomparables à son plus fervent énamouré, le moyen de ne pas s'en souvenir, de ne pas les revivre ici ? Ici où certaines de leurs héroïnes sont

venues en pèlerinage et ont sans doute laissé quelque chose d'elles-mêmes ! Ici où ne peuvent certainement pas s'empêcher de hanter les autres, les jolies mortes de Stamboul dont nous avons visité les tombes avec Loti ! Ici, dans ce petit sanctuaire de fantaisie qui prend soudain allure d'endroit à revenants ! Et, de fait, je ne sache personne qui y viendrait volontiers tout seul, la nuit...

Commandant EMILE VEDEL.

Autochromes de Gervais Courtellemont.



UN CLASSIQUE PAYSAGE BASQUE

AU PAYS DE RAMUNTCHO

LORSQUE, en 1891, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, qui avait déjà rendu célèbre son pseudonyme de Pierre Loti, fut nommé commandant du *Javelot*, petit stationnaire mouillé dans les eaux de la Bidassoa, près du pont international d'Hendaye, il ne pensa certainement point que la rue Royale lui marquait ainsi une faveur exceptionnelle. Le bâtiment qu'on lui confiait était, en dépit de son nom, un ridicule petit sabot, de navigabilité toute théorique, et contre son unique mât se dressait un rouf qui ressemblait de façon déplorable à une roulotte de forains. La baie d'Hendaye, belle sans doute à l'heure de la pleine mer, formait à marée basse un vaste marécage. Deux vers de Victor Hugo — qui auraient aussi bien pu être de l'abbé Delille — ne suffisaient pas à faire un véritable golfe de l'estuaire où se joue

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie.

Et ils étaient bien froids les souvenirs évoqués par l'île des Faisans et par les murailles de Fontarabie, l'antique forteresse espagnole, auprès des éclatantes images d'Océanie et d'Extrême-Orient dont persistait l'ardente nostalgie dans la mémoire de l'officier qui, à quarante et un ans, recevait ce commandement dérisoire.

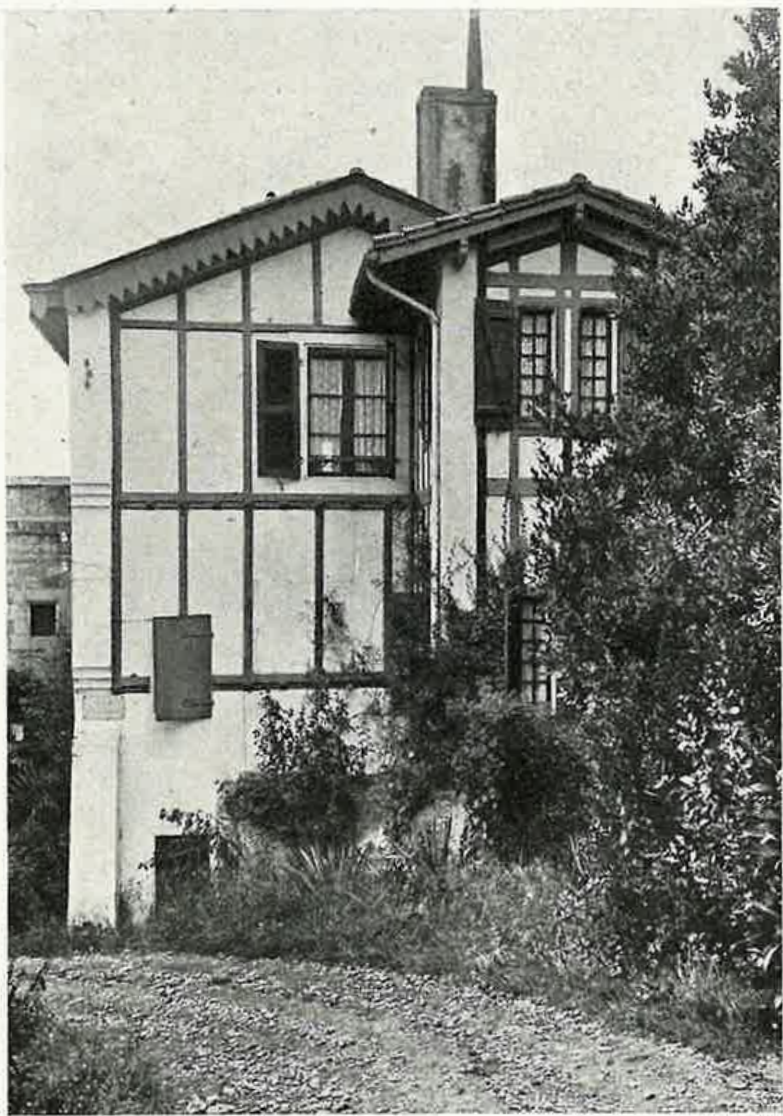
Loti sentit s'accroître encore son ennui quand il pénétra dans la maison où ses prédécesseurs avaient accoutumé de loger, et qui appartenait à un médecin hendayais, le docteur Durruty. Au bas d'une venelle raboteuse et mal tenue, c'était une villa

toute simple, avec un étroit jardin. D'une terrasse épaulée par de disgracieuses tourelles, la vue sur la baie était fort ample. Mais de grands arbres, trop rapprochés, attristaient le gîte. « Jamais, pensa Loti, je ne m'habituerai à cette maison. »

Il y demeura, pourtant, et s'y plut tellement que, ses deux années de commandement révolues, il souhaita de toutes ses forces retourner à Hendaye. Il sollicita donc d'y être envoyé une seconde fois. La chose n'était guère dans les usages de la marine, mais, d'autre part, les candidatures au poste dont il s'agissait ne devaient pas être nombreuses. En 1895, Loti redevint commandant du *Javelot*. Et, en 1897, tout en disant un définitif adieu à cette coquille de noix, il prit la résolution de revenir à Hendaye aussi souvent qu'il le pourrait.

Tout le reste de sa vie durant, il passa en effet à *Bakhar Etchea* — cela signifie, en basque, *maison isolée* ou *maison du solitaire* — les loisirs que lui laissait sa carrière. Il y allait aussi bien en hiver qu'en été et l'on sait que, malgré la maladie qui l'étreignait, il eut encore le courage de s'y traîner quelques jours avant de mourir.

Comment, après ses premières et si mauvaises impressions, s'était-il si passionnément épris de ce pays, c'est ce que *Ramuntcho* — dont, au mois de novembre 1896, à Ascain, humble village situé à l'est de Saint-Jean-de-Luz, il data la dédicace — explique mieux que tous les commentaires. Les pages de ce roman composent un long hymne d'amour à la terre basque. Il suffit de les lire ou de les relire pour comprendre aussitôt à quel point l'Euskarie et son peuple, aux fortes et curieuses



*La maison de Pierre Loti à Hendaye.
Au deuxième étage, à gauche, la chambre où est mort l'écrivain.*



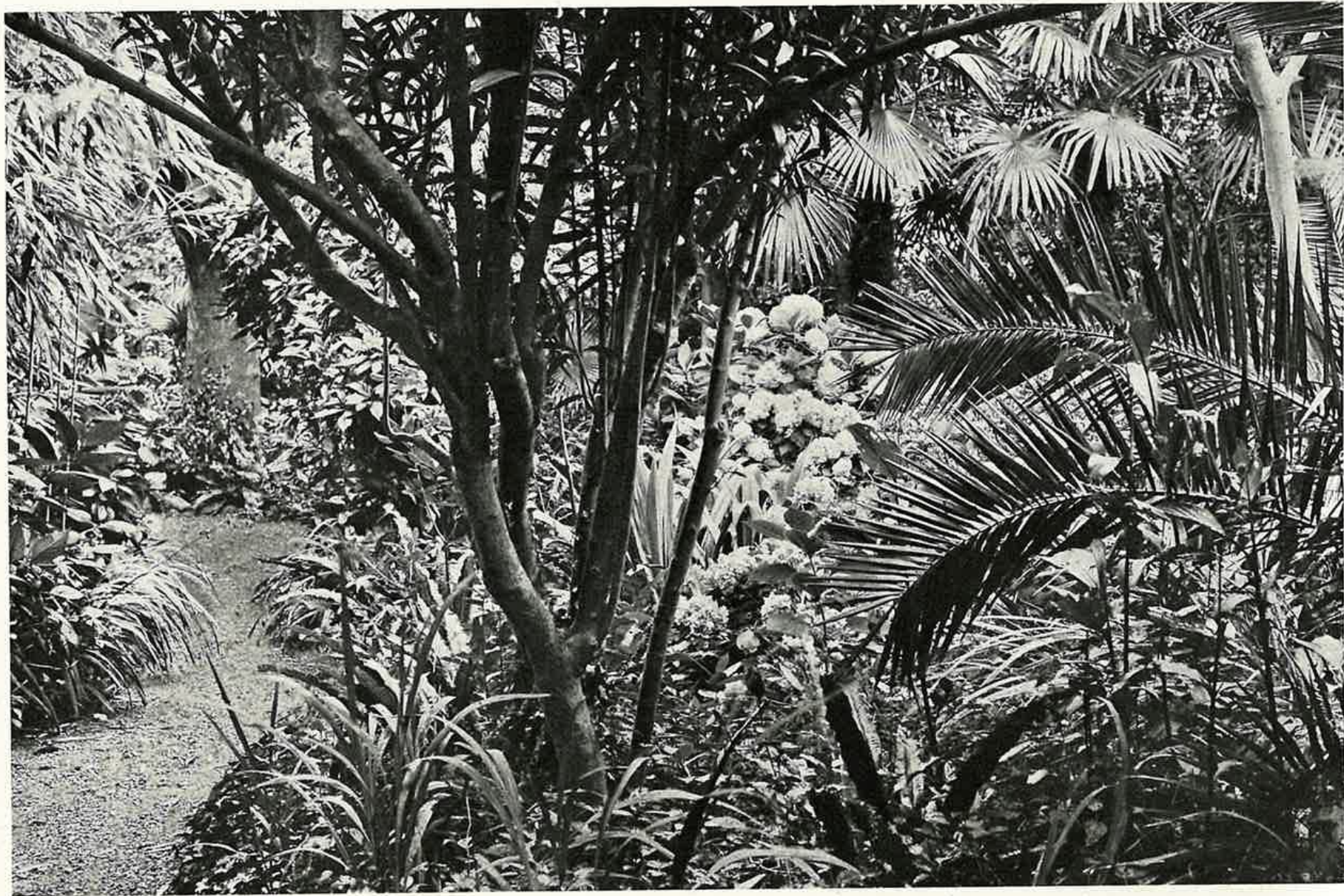
*L'angle de la maison vers la baie.
À droite, le petit salon où Loti travailla souvent.*

traditions, à l'origine énigmatique, au mystérieux langage, avaient séduit le poète d'*Aziyadé*.

Dès l'automne de 1891, M^{me} d'Abbadie — c'est à elle que *Ramuntcho* est dédié — avait conté à Pierre Loti sur le pays basque, qu'elle connaissait à merveille, mille faits qui intéressèrent vivement l'écrivain. Ensuite, en compagnie du docteur Durruty — mort tout récemment — autre Basque très féru de sa contrée natale, qui n'avait pas de secrets pour lui, il visita en détail les environs d'Hendaye et de Saint-Jean-de-Luz. Il pénétra ainsi dans ces étranges cimetières dont les tombes, ornées de stèles discoïdales, rappellent celles de certaines nécropoles orientales. Il entendit les pleureuses jeter leurs lugubres gémissements. Le fandango fit danser, devant lui les souples garçons et les brunes filles des villages de la côte ou de la montagne. Et surtout il regarda comme une terre promise les régions de brûlante foi qu'il découvrait dans l'âme basque.

Vous vous rappelez que Ramuntcho, une nuit, devant Fontarabie, attend dans une barque le retour de ses camarades, lorsque tout à coup il s'aperçoit que, l'amarre s'étant détachée, le courant l'entraîne vers la mer... Eh bien, ce récit n'est nullement une fiction : il faut seulement y substituer au nom de Ramuntcho celui de Pierre Loti.

» Le commandant du stationnaire français au milieu des contrebandiers, la situation était peu banale, n'est-ce pas ? S'il s'était fait prendre, je me demande comment les choses auraient tourné. La reine Marie-Christine aimait beaucoup mon père et les Espagnols auraient été les premiers à rire des équipées de l'écrivain qui voulait vivre de la vie même des héros du roman qu'il préparait et qui, par amour de l'art, risquait de recevoir les balles des *carabineros*. Mais les chefs hiérarchiques du commandant Viaud eussent probablement assez mal compris que des préoccupations littéraires pussent faire admettre cette entorse à



Le jardin de Pierre Loti à Hendaye.

A Ascain, son cicerone le conduisit chez un *pelotari* fameux et qui était en même temps un audacieux contrebandier. L'homme l'initia aux règles de ce beau jeu de pelote qui est l'un des trois cultes du Basque de bonne race. Puis, mis en confiance, il lui narra de captivantes histoires de contrebande. Enfin, il parla de sa famille et tout particulièrement d'une sœur qui était entrée en religion dans des circonstances assez romanesques. Ainsi se rassemblaient peu à peu les éléments et les personnages de *Ramuntcho*. Loti, néanmoins, ne se pressa point d'écrire le livre dont il rêvait, car il entendait auparavant pénétrer aussi profondément que possible dans la connaissance de la singulière province où le hasard l'avait entraîné. Alors, son désir d'information exacte et aussi son goût de l'aventure l'amènèrent à prendre un parti extraordinaire.

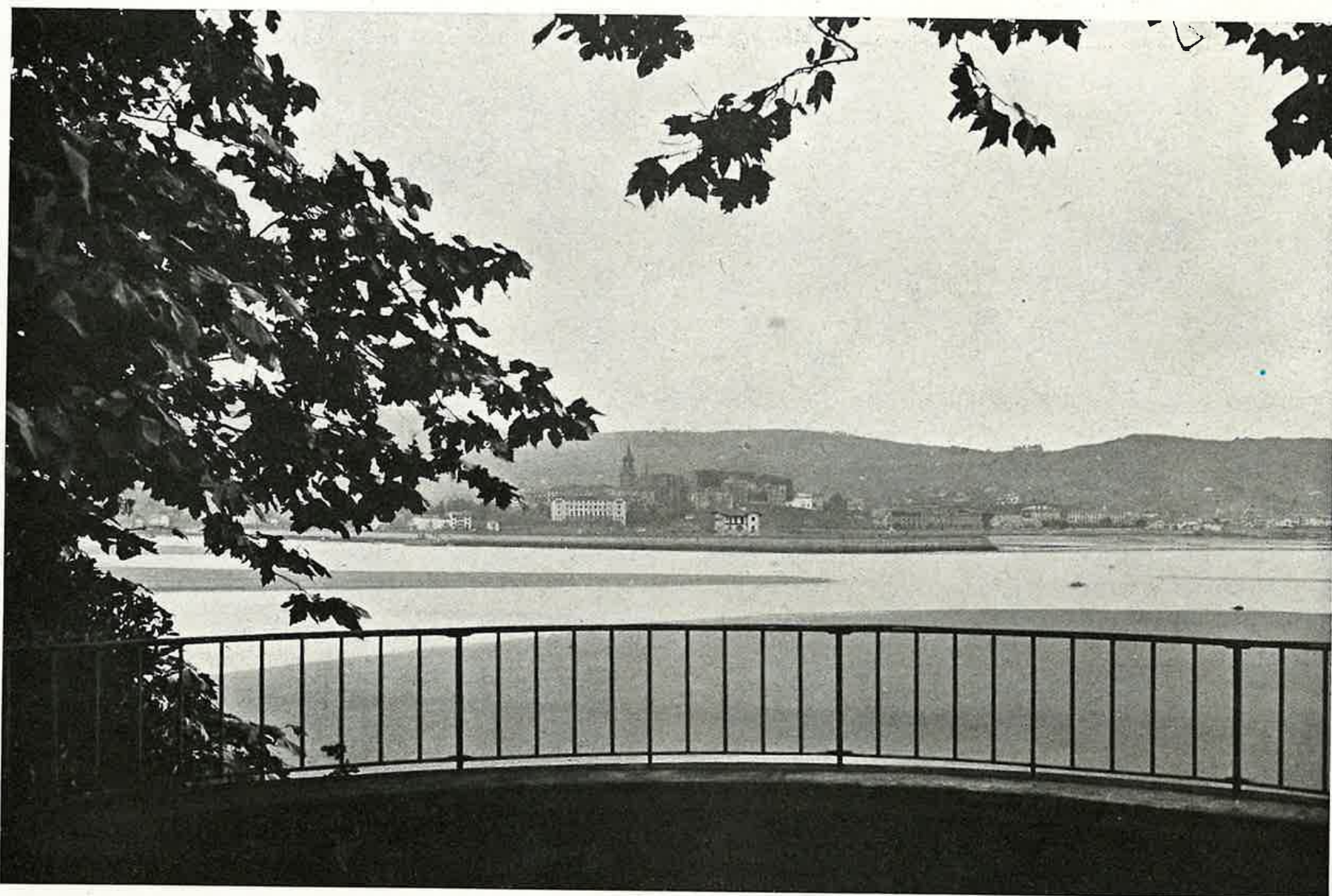
« Mon père, me disait M. Samuel Loti-Viaud, a vécu les scènes de contrebande relatées dans *Ramuntcho*. Tout cela est bien loin de nous déjà, et les contrebandiers auxquels se joignait Pierre Loti sont morts jusqu'au dernier. Mais j'ai retrouvé dans son Journal les notes que mon père écrivait après ses expéditions,

la stricte discipline. » Et, comme je continuais de l'interroger sur la genèse de *Ramuntcho*, M. Loti-Viaud ajouta :

« Vous le voyez, Arratchkoa et Gracieuse ne sont pas sortis de l'imagination de mon père. Seul, peut-être, Ramuntcho a-t-il été inventé de toute pièce. A Saint-Jean-de-Luz, Pierre Loti a bien connu un homme ainsi prénommé, mais je ne crois pas que celui-ci lui ait le moins du monde servi de modèle.

» Aussi bien, *Ramuntcho* a-t-il failli ne jamais figurer dans l'œuvre de Loti, et voici pourquoi. Lorsqu'il termina le manuscrit de ce roman, mon père était aide de camp du préfet maritime de Rochefort. Quelques jours de liberté s'étant présentés, il résolut d'aller les passer dans sa chère villa d'Hendaye. Avant de se mettre en route, il eut soin de ranger sous bonne serrure, dans le tiroir d'une table de la préfecture, le gros cahier qu'il devait livrer bientôt à l'impression.

» Installé à Hendaye, il y vivait des heures paisibles, lorsque cette quiétude fut bouleversée par une foudroyante nouvelle : la préfecture maritime était en feu. Mon père était catastrophé. « Je ne pourrai pas refaire ce livre », disait-il. A tout hasard,



Fontarabie et la côte espagnole vues de la maison de l'écrivain.



Le mur d'enceinte du jardin et la tonnelle, au premier plan, où l'auteur de Ramuntcho installa un temps son cabinet de travail.

SUR LES TERRASSES DE PIERRE LOTI A HENDAYE



Paysage à Sare avec, à gauche, la Rhune.

« En haut des bouquets de chênes et de hêtres s'accrochaient sur les pentes, alternant avec des prairies ; puis, au-dessus de ce tranquille éden, vers le ciel, montait la grande cime dénudée de la Rhune, souveraine ici de la région des nuages. » (P. Loti.)



La vallée de la Bidassoa : vue sur l'Espagne au-dessus de Biriaton.

DEUX DÉCORS DE RAMUNTCHO



A Ascaïn, un coin de l'ancien cimetière.

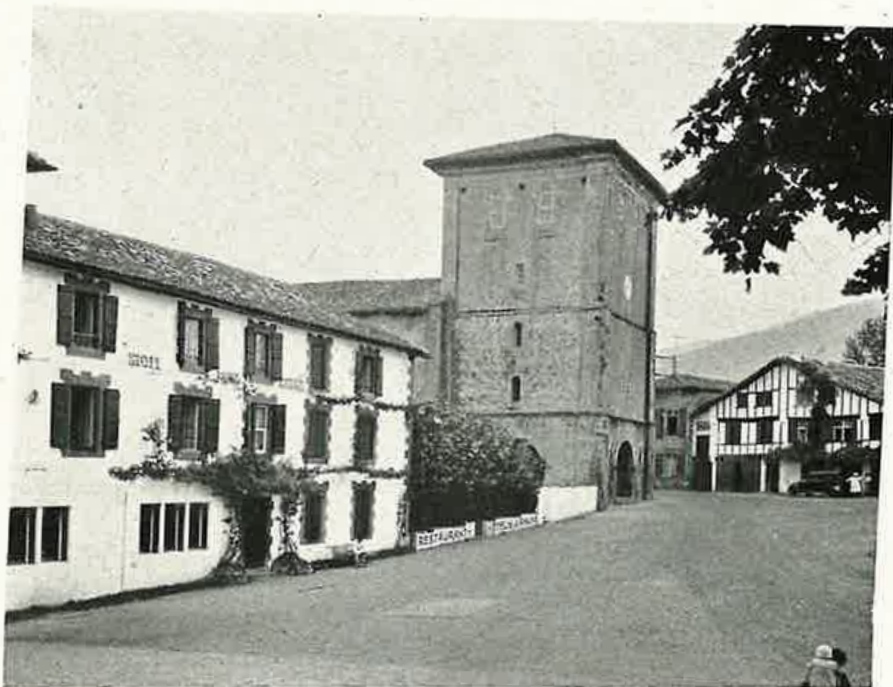
pourtant, il rentre à La Rochelle. Et là il apprend que le sinistre ne s'était pas développé si rapidement que l'on n'eût eu le temps de jeter par les fenêtres un certain nombre d'objets. Parmi les meubles ainsi sauvés se trouvait la fameuse table, dans le tiroir de laquelle Pierre Loti eut la joie de retrouver intact le manuscrit de *Ramuntcho*. »

Avant d'écrire ces pages, je suis allé revoir le coin du Labourd où Loti a vécu et dont il a fait le cadre de cette idylle délicieuse et déchirante qu'est *Ramuntcho*.

Ce pays a communiqué à mon adolescence de prodigieuses ivresses. Si maintenant j'y reviens très rarement, c'est que je souffre de le voir envahi, profané, pollué même, surtout sur ses côtes. Pierre Loti, redoutant ce danger, avait à dessein travesti

les noms de lieux de *Ramuntcho*. Il espérait dépister ainsi les touristes et les baigneurs. Mais la précaution était, hélas ! insuffisante, et désormais on n'a plus rien à perdre à révéler que l'Etchézar du roman n'est autre que Sare, que la Gizune désigne la Rhune. Quant à Erribiague, où M. Samuel Loti-Viaud croit reconnaître Aïnhua, le plus typique des villages basques français, j'incline à y voir Itxassou, près du défilé dit le Pas de Roland.

Quelle pitié, en parcourant la route, de se heurter, au bord de la lagune blonde de Bidart, naguère si libre et si belle lorsque seuls les gamins basques s'y ébrouaient, à un gazomètre énorme, monstrueux comme la bêtise et comme la vulgarité. Autour du cimetière de Guéthary, où dort Jean-Paul Toulet, le déroulement des prairies et des champs de maïs aura bientôt disparu sous les fausses pierres, le faux bois et les fausses maisons basques. Au flanc de la Rhune, que j'ai autrefois gravie dans les fougères et la pierraille, montent les wagons d'un funiculaire. Saint-Jean-de-Luz, musée d'architecture euskarienne avec Ciboure sa voisine — Ciboure où est né Maurice Ravel, Ciboure aux riantes façades, dont les eaux de la Nivelle brisent les reflets blancs, rouges et



La place, l'église et l'hôtel de la Rhune vus du fronton.

La dernière fenêtre de l'hôtel au premier étage, à droite, est celle de la chambre de Loti.



Le décor de Ramuntcho : église et cimetière de Sare.

« Elle ressemblait du dehors à une mosquée, leur paroisse, avec ses grands vieux murs farouches. » (P. Loti.)

verts — gît sous un absurde et gigantesque casino, barbouillé de jaune canari. Fontarabie se masque d'une digue, d'une espèce de grande caserne et d'une « plaza » de taureaux. De la maison de Loti, enfin, on ne peut plus contempler l'horizon de la mer par-dessus la pointe d'Hendaye, encombrée d'hôtels et de villas. Aussi, quand, par les chemins, on rencontre un bouvier « en espadrilles, la chemise de coton rose découvrant la poitrine, la veste jetée à l'épaule gauche — et le béret de laine très enfoncé sur une face rasée, maigre, grave, à laquelle la largeur des mâchoires et des muscles du cou donne une expression de solidité massive » marchant devant « les bœufs attelés, indolents et forts, coiffés tous de la traditionnelle peau de mouton couleur de bête fauve qui leur donne l'air de bisons ou d'aurochs » qui traînent « ces chariots lourds dont les roues sont des disques pleins, comme celles des chars antiques », on découvre que les choses, ici, ont changé plus vite que les gens.

Il y a encore, cependant, de larges espaces où se retrouve le véritable visage de cet admirable pays. Au-dessus de Ciboure, sur les hauteurs de Bordagain, ou bien depuis Urrugne, la jolie bourgade serrée contre un clocher dont le cadran solaire porte une inscription qui aurait pu servir de devise à Pierre Loti — *Vulnerant omnes, ultima necat* — on contemple toujours dans sa beauté sereine la région de coteaux modérés que domine de sa crête en forme de cimier la Rhune. Où trouver de décor naturel mieux construit ? Si, comme je le crois, les seuls paysages qui, semblant dépendre d'un plan ou d'une loi, s'adaptent ainsi au développement logique de la pensée peuvent procurer une pleine satisfaction à un esprit raisonnable, celui-là entre tous mérite



Pignon-colombier d'une ferme basque à Béhobie.

d'être aimé du poète et du sage. Il débute par de lentes ondulations, par des mamelons où, posées de distance en distance, des fermes blanches ouvrent les ailes rougeâtres et inégales de leurs toits. Puis, comme d'une strophe dont le rythme s'accélère et s'élève, comme d'un discours approchant de sa péroraison, ses mouvements se font plus amples et plus fortement cadencés. Il se dépouille enfin du détail et de l'accessoire pour, dans une grisaille bleutée, suivre la ligne harmonieuse des Pyrénées et, dans un dernier élan, atteindre la pointe de la Rhune, où ses douceurs s'achèvent en grave fierté.

Au pied même de la montagne, Sare et Ascain, grâce à Dieu, restent encore de vrais villages basques. Sare surtout, mieux préservé par son plus grand éloignement des plages à la mode, demeure à peu près tel que Loti l'a décrit dans *Ramuntcho*. Quant à Ascain, que je n'avais pas revu depuis dix-neuf ans, j'ai eu peine à en reconnaître la route et les abords. Heureusement, le cœur de la bourgade ne s'est pas trop transformé. La longue place s'y étend toujours entre l'église au clocher sévère et trapu et le fronton, dont le mur badigeonné d'ocre résonne du matin au soir du choc des pelotes. Là, à côté du temple et du rustique jeu de paume, en face du presbytère, dans le jardinet duquel j'ai pris plaisir à causer longuement avec M. l'abbé Debidart, digne curé basque, accueillant et fin — lui aussi m'a parlé de Gatchutcha et du couvent peu éloigné où elle termine ses jours sans se douter d'avoir inspiré à un écrivain qui ne l'a peut-être jamais vue la Mireille basque — continue de se dresser l'hôtel de la Rhune, avec ses fenêtres à volets verts, dont l'une

— tout à l'extrémité du premier étage, vers l'église — est celle de la chambre où séjourna Pierre Loti. La maison est encore la propriété de la famille d'Otiaré Borda, vieux basque que Loti interrogeait sans se lasser sur la contrebande, la pelote et les mœurs locales.

M^{me} Borda me guide dans le jardin, un jardin mélancolique, touffu, comme les aimait le poète. Contre le mur de l'ancien cimetière, une épaisse haie de bambous entoure une espèce de cabinet de verdure, où Loti, quand il ne s'isolait pas dans sa petite chambre, passait de longues heures à rédiger ses notes. C'est bien à tort, en effet, que l'on a prétendu qu'Ascain n'était pas réellement le lieu où *Ramuntcho* avait été écrit. On a, à ce sujet, outre la tradition orale — et je puis personnellement attester qu'elle était, il y a vingt ans, la même qu'aujourd'hui — la dédicace du roman, que Loti n'a pas datée d'Ascain sans bonnes raisons. « La vérité, me dit M. Samuel Loti-Viaud, est que mon père a travaillé certainement à *Ramuntcho* à Hendaye et à Rochefort. Mais c'est à Ascain qu'il a conçu son livre et qu'il a, tout au moins, réuni ses notes. Si donc le souvenir de *Ramuntcho* se rattache à une localité déterminée, c'est bien à Ascain ; il ne saurait y avoir de doute à cet égard. »

A Hendaye, sous un ciel funèbre, où la pluie brouillait l'horizon, tandis que de lourdes nuées roulaient sur la Haya aux trois pointes et sur le long Jaizquibel, j'ai achevé d'accomplir

ce pèlerinage. Une heure auparavant, j'avais appris la mort d'un ami très cher. Aussi, pour la première fois, avais-je l'âme meurtrie en parcourant ces rives de la Bidassoa qui, dans ma mémoire, n'avaient jusqu'alors laissé que des reflets d'azur et d'or. C'était par un jour éclatant que, d'une barque qui me conduisait avec ma mère à Fontarabie, mes yeux d'enfant avaient vu, gravissant lentement un escalier tournant suspendu au-dessus des eaux de la baie, un homme vêtu d'un costume marron : « Pierre Loti... » avait dit le batelier en maintenant quelques secondes immobiles ses avirons ruisselants de scintillantes gouttelettes. Mais, par ce sombre soir, les grands coups d'archet par lesquels *Ramuntcho* s'ouvre sur un prélude qui évoque invinciblement les harmonies pathétiques de Combourg gémissaient autour de moi : « Les tristes courlis, annonceurs de l'automne, venaient d'apparaître en masse dans une bourrasque grise, fuyant la haute mer sous la menace des tourmentes prochaines... Et leurs cris, à la tombée de la nuit d'octobre, semblaient sonner la demi-mort annuelle des plantes épuisées... »

» Partout, dans la mouillure des feuilles jonchant la terre, dans la mouillure des herbes longues et couchées, il y avait des tristesses de fin, de muettes résignations aux décompositions fécondes. »

Sur le chemin qui descend, tout en haut de la petite villa, dont le blanc crépi est, à la mode basque, rayé du vert des poutrelles apparentes, la fenêtre de la chambre où, le 10 juin 1923, vers 4 heures de l'après-midi, Pierre Loti expira a l'aspect cruellement vide d'un cadre dont une effigie illustre aurait été

arrachée. Et une autre réminiscence me fait murmurer les vers que, tout près de là, Toulet — qui, lui aussi, avait subi le double amour des îles lointaines et du pays basque — écrivit en 1920, avant de trépasser :

*Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses...*

Et la phrase de même sens inspirée à Maurice Barrès par le Béarn tout voisin : « Quel amour de la vie, quelle tristesse sans voix de se savoir périssable ! »

La maison est telle que le poète l'a quittée. M. Samuel Viaud, qui veille avec une admirable et intelligente piété sur le souvenir glorieux de son père, n'a voulu y changer rien. L'intérieur en est, comme le dehors, d'une extrême simplicité. La pièce où je suis reçu s'orne de ces trumeaux où restent fixés les rêves candides de la vieille société française. De l'étroite terrasse qui, comme une passerelle de navire, règne devant ce petit salon, la vue s'étend sur la grève où lorsque, comme aujourd'hui, la basse mer la laissait découverte l'écrivain, son labeur de la journée étant terminé, allait, de quatre à sept, jouer à la pelote. En face, sur la rive espagnole, un grand couvent de capucins où Loti, partagé entre la hantise de l'anéantissement absolu et la singulière et puissante attraction qu'exerçaient sur lui les manifestations religieuses — j'ai toujours pensé que la grande parole du *Mystère de Jésus* : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé... » n'avait cessé de jeter ses lueurs parmi ses



L'église de Biniatou.

négligences — assista à maintes cérémonies, au cours de certaines desquelles, naguère, les moines dansaient devant l'autel au son des castagnettes. Et puis Fontarabie, et son église rousse et son noir château, hermétique et sinistre comme un gigantesque sépulchre...

Un peu plus bas, d'autres terrasses s'offrent, plus larges, au-dessus des tourelles qui flanquent le mur. Voici l'escalier tournant qui mène, à mi-hauteur de l'une de ces petites tours, à une salle humide et retirée où Loti — qui transporta un peu partout dans sa maison son cabinet de travail et sa chambre — écrivit de nombreuses pages.

Mais le lieu le plus émouvant de cette retraite, celui où l'on dirait que s'est réfugiée l'âme inquiète du maître, est le jardin. Tout petit qu'il est, il est dense, profond et angoissant comme un coin de jungle. Dans ce fouillis de bambous, de phénix et de palmiers, plantés au hasard et qui ont crû à la grâce brûlante du ciel d'Hendaye, l'exubérance végétale des pays chauds semble être venue favoriser les nostalgies et les inspirations de Pierre Loti. Sous les platanes des terrasses, je croyais entendre chuchoter Ramuntcho et Gatchutché. Ici, c'est l'ombre de

Madame Chrysanthème que je m'imagine apercevoir entre les branches, c'est le bras souple de Rarahu qui va froisser le feuillage, l'herbe foulée garde peut-être l'empreinte du pied d'Aziyadé... Mais je songe aussi à cet autre jardin, celui de l'île d'Oléron, où, au milieu des plantes drues, Loti a voulu prendre son dernier sommeil.

Cependant, au milieu de l'ombre lourde des arbres, sourit, rose et bleue, la clarté ingénue des hortensias. Et, de l'allée sinuose et voilée comme une sente, s'élèvent des voix fraîches. Deux garçonnets blonds gambadent, chantant leur jeunesse et leur gaieté. Quelle douceur, dans ce jardin trop plein de fantômes, de voir jouer les petits-fils de Pierre Loti ! Je ne sais s'ils seront eux aussi des poètes, mais ils sont déjà de la poésie en fleur. Alors que j'écoutais avec d'amères délices le thème déchirant, traversé d'interrogations désespérées, où a vibré le génie de leur aïeul, ils me jettent la réponse triomphante de la Vie.

RAYMOND RITTER.

Photographies de Raymond Ritter et d'Emmanuel Sougez.



Les joueurs de pelote devant le fronton.

